FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1900 N° 12

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 25 octobre 1900, à 1 heure

PAR

Maxence BROUSSAIS

AMBROISE PARÉ

Sa Vie. --- Son Œuvre

(1509-1590)

Président : M. BERGER, *Professeur*

Juges : MM. HUTINEL, *Professeur.*
ACHARD, *Agrégé*
ALBARRAN, *Agrégé.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE
JULES ROUSSET
PARIS. — 36, Rue Serpente. — PARIS
(EN FACE LA FACULTÉ DE MÉDECINE)

1900

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1900 N°

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 25 octobre 1900, à 1 heure

PAR

Maxence BROUSSAIS

AMBROISE PARÉ

Sa Vie. --- Son Œuvre

(1509-1590)

Président. M. BERGER, *Professeur*.

Juges : MM.
HUTINEL, *Professeur*.
ACHARD, *Agrégé*.
ALBARRAN, *Agrégé*.

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE
JULES ROUSSET
PARIS. — 36, Rue Serpente. — PARIS
(EN FACE LA FACULTÉ DE MÉDECINE)

1900

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. BROUARDEL
Professeurs	MM.
Anatomie	FARABEUF.
Physiologie	Ch RICHET
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale	HUTINEL. DEBOVE.
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE
Anatomie pathologique	CORNIL.
Histologie	Mathias DUVAL.
Opérations et appareils	BERGER.
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET.
Thérapeutique	LANDOUZY.
Hygiène	PROUST.
Médecine légale	BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	BRISSAUD.
Pathologie comparée et expérimentale	CHANTEMESSE.
Clinique médicale	N........ JACCOUD. HAYEM. DIEULAFOY.
Clinique des maladies des enfants	GRANCHER.
Clinique des maladies syphilitiques	FOURNIER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	JOFFROY.
Clinique des maladies nerveuses	RAYMOND
Clinique chirurgicale	TERRIER. DUPLAY. LE DENTU. TILLAUX.
Clinique ophtalmologique	PANAS.
Clinique des voies urinaires	GUYON.
Clinique d'accouchement	BUDIN. PINARD.

Agrégés en exercice.

MM.
ACHARD.
ALBARRAN.
ANDRÉ.
BONNAIRE.
BROCA Auguste.
BROCA André.
CHARRIN.
CHASSEVANT.
DELBET.
DESGREZ.

MM.
DUPRÉ.
FAURE.
GAUCHER.
GILLES DE LA TOURETTE.
HARTMANN.
LANGLOIS.
LAUNOIS.
LEGUEU.
LEJARS.

MM.
LEPAGE.
MARFAN.
MAUCLAIRE.
MENÉTRIER.
MERY.
ROGER.
SEBILEAU.
TEISSIER.
THIERY.

MM.
THIROLOIX.
THOINOT.
VAQUEZ.
VARNIER.
WALLICH.
WALTHER.
WIDAL.
WURTZ.

Chef des Travaux anatomiques : M. RIEFFEL.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR BERGER

Chirurgien des Hôpitaux
Professeur de médecine opératoire à la Faculté de Paris
Membre de l'Académie de médecine
Chevalier de la Légion d'Honneur

AVANT-PROPOS

La vie d'Ambroise Paré, a plusieurs fois déjà, tenté la plume de l'historien.

Malgré tout, cependant, il y a fort à faire pour connaître d'une manière exacte cette belle existence, tour à tour si mouvementée, si attaquée, si glorieuse. Les chroniqueurs anciens, notre héros lui-même, semblent avoir voulu comme à dessein, enchevêtrer, presque voiler même, certains moments de sa vie; il eut été pourtant bien agréable de posséder quelques détails certains sur les premières années, sur les premières études de l'illustre chirurgien tout comme sur ses nombreuses amitiés avec les grands hommes de l'époque.

Nous ne voulons pas réparer ces lacunes ; d'abord la tâche serait trop lourde pour nos faibles ressources, ensuite nous ne pourrions pas dans le cadre fatalement restreint d'une thèse, décrire tout au long une vie si bien remplie.

Notre désir en écrivant ce travail est d'exposer les faits les plus saillants de la carrière de l'illustre chi-

rurgien et de jeter quelque lumière sur des points jusqu'ici croyons-nous, restés dans l'ombre.

En choisissant un semblable sujet nous avons cédé à l'intérêt si attachant que nous a toujours inspiré la noble et touchante figure de ce grand maître qui fut en même temps le père de la chirurgie française et le type le plus parfait du vrai médecin.

CHAPITRE I

Famille d'Ambroise Paré. — Sa naissance. — Sa jeunesse. — Ses premières études.

Il n'a jamais été possible d'arrêter d'une façon précise, la date de la naissance d'Ambroise Paré ; il est permis toutefois de la fixer à l'année 1509 avec la plupart des chroniqueurs ; c'est dans un petit bourg de la Mayenne, tout près de Laval, qu'il naquit.

Son père y exerçait la profession de coffretier ; fort estimé de ses compatriotes, il jouissait à Laval d'une honorabilité proverbiale. Il eut quatre enfants. Jehan l'aîné qui devint barbier, chirurgien à Vitré en Bretagne ; Paul, le second, qui vint exercer à Paris, rue de la Huchette le métier de son père ; Anne, devenue plus tard la femme de Claude Viart, chirurgien-juré à Paris, et enfin, Ambroise.

La famille du brave coffretier versa donc presque tout entière dans l'art chirurgical ; mais si l'aîné des enfants fut comme on le verra plus loin le premier maître du petit Ambroise, combien ce dernier devait laisser loin

derrière lui par la gloire et la considération son professeur et son aîné, habile et de grand sang-froid pourtant, au dire de son élève.

Si l'on naît poète ou musicien, quitte à demander au travail le développement de ces qualités naturelles, il est aussi juste de dire, qu'on naît médecin ou chirurgien ; l'expérience de chaque jour nous montre, en effet, bien des jeunes gens, qui, se croyant appelés à l'une ou à l'autre de ces carrières, se voient très vite dans l'impossibilité de les continuer, ou ne réussissent jamais qu'à faire de médiocres praticiens, s'ils veulent malgré tout, persévérer ; tels autres qui deviennent de parfaits médecins, n'auraient jamais été que de mauvais chirurgiens.

Ce don, ce goût de la chirurgie, cet esprit de dévouement et de bonté nécessaires à tout praticien apparurent de bonne heure chez notre héros, en même temps que se développaient en lui les plus heureuses dispositions pour tout ce qui touchait aux choses de l'esprit.

Son père, qui le remarqua, résolut de faire fructifier ces précieuses qualités et tout d'abord, confia Ambroise à un vieux professeur de Bourg-Hersent pour qu'il lui apprît les principes de la lecture, de l'écriture, et plus tard ceux de la grammaire et de la mathématique. Il ne faudrait pas comparer la plus modeste même des écoles primaires de nos jours avec les écoles prétendues fortes, de cette époque ; sans vouloir, de parti pris, mépri-

ser les anciens, nous sommes forcés de constater leur infériorité.

Ambroise fit de rapides progrès qui, dit-il lui-même dans un cahier privé « estonnaient fort ses maîtres » aussi ne resta-t-il que peu de temps à Bourg-Hersent, devenu un centre universitaire insuffisant.

Avant de tenir un bistouri, une lancette, voire même une seringue, il fallait à cette époque, connaître surtout le latin, du reste le candidat aux divers grades dans l'art de guérir ne devait-il pas disserter en latin ? et tout naguère encore n'avions-nous pas à la Faculté de Paris un sujet latin à développer pour notre thèse ?

Le père de Paré dût chercher à Laval un maître de latin pour son fils, et le confia moyennant quelques sols à un brave chapelain du nom d'Orsay. Il eût été intéressant d'avoir quelques détails sur le séjour de l'illustre chirurgien en cette ville, mais il n'a pas pris la peine de nous en donner lui-même ; une seule chose capable de nous renseigner sur le sérieux de ses études latines serait l'empressement du vieux chapelain à confier sa mule à Ambroise pour la panser et la promener, de même que son râteau et sa pelle pour râtisser les allées du jardin. Les difficultés qu'il dût éprouver souvent dans la langue latine, et les heures qu'il passa plus tard, à réparer les lacunes de cet enseignement un peu trop varié, ne le poussèrent sans doute jamais à se tourner avec amour vers cette étape de sa vie.

Il demeura pourtant assez longtemps auprès du chapelain, car ce fut seulement en 1523 environ, qu'il aborda pour la première fois, l'étude de l'art chirurgical.

Son frère Jehan, barbier chirurgien à Vitré, partagea avec Vialot de Laval, également barbier, la charge de premier maître en chirurgie, du père de la chirurgie française.

Tour à tour, en ces deux villes, Ambroise apprit à saigner, à poser des sangsues, à faire des pansements et à pratiquer ce que l'on appelait alors les opérations ministrantes, auprès desquelles nos interventions de petite chirurgie paraîtraient certainement considérables.

Entre temps il se nourrissait de l'étude des auteurs anciens, de Galien surtout, qu'il dût beaucoup aimer, car dans ses écrits, il le cite fort souvent. Jamais il ne nous a parlé de Vialot, sans doute peu sympathique ou plus empressé à confier au jeune apprenti le rasoir qui rapportait quelque aubaine, que la lancette moins souvent rémunératrice. En revanche, le nom de Jehan son frère revient parfois dans ses souvenirs ; il le considérait comme très habile, de parfait sang-froid, et comme possédant une sagacité excessive ; en deux circonstances particulièrement, il fut témoin de deux opérations ou grâce à cette sagacité, son frère put sauver ses malades et les mener rapidement à une complète guérison ; nous eussions voulu connaître le genre de ces inter-

ventions, mais Ambroise reste muet à ce sujet et se contente de nous dire qu'il fut toujours fortement impressionné par ce succès.

De Vitré et Laval il passa au bout de quelques années à Angers, chez un barbier chirurgien de plus grand renom ; mais à la faveur des connaissances déjà acquises et sans doute aussi de celles qu'il avait pu acquérir encore par sa propre expérience et son intelligence, le jeune apprenti s'aperçut qu'il ne devait plus rien attendre de pareils maîtres et qu'il fallait venir demander à Paris, aux illustres représentants de l'art chirurgical, de nouvelles lumières.

En compagnie de son second frère, le coffretier, Ambroise quitte donc Laval et tandis que celui-ci s'installe rue de la Huchette, le futur chirurgien s'inscrit chez un maître barbier pour delà pouvoir, aux heures libres, suivre les cours de maîtres éclairés. C'était en l'année 1530.

CHAPITRE II

La Chirurgie au XVIe siècle en France

On ne saurait se faire une idée de l'état lamentable dans lequel était tombée la chirurgie en France au XVIe siècle. Il n'existait d'abord pas d'enseignement chirurgical réel ; Lanfranc avait, il est vrai, créé autrefois une chaire traitant de cet art à la Faculté de Paris, mais par suite de rivalités incessantes entre médecins purs, chirurgiens de Saint-Côme et barbiers, cette chaire était tombée dans la plus complète déconsidération ; les rares cours de chirurgie existant, consistaient dans un simple commentaire de Guy de Chauliac ou de Lanfranc ; d'idées personnelles, de recherches, et d'opérations, il n'y en avait pas ; chose bizarre, le professeur était un médecin plus occupé de pathologie interne, alors florissante, grâce aux découvertes des livres anciens, que de la science qu'il devait enseigner ; le préparateur du cours était un simple barbier revêtu du titre pompeux de prosecteur, et si parfois le texte comportait une incursion forcée dans

le domaine de la pratique, seul le barbier la pouvait faire. Le moindre progrès, comme on le voit, ne pouvait se réaliser, dans un semblable état de choses.

Si nous considérons maintenant les professionnels vrais, nous assistons à un spectacle vraiment surprenant. De loin en loin, comme semés à regret, se rencontraient quelques spécialistes uniquement occupés de la pierre, des cataractes et des hernies. Il eut été imprudent de leur en demander davantage. Venaient ensuite les chirurgiens de Saint-Côme, instruits on ne sait par qui, on ne sait comment ; puis les barbiers, occupés de simple petite chirurgie ; enfin un monde de rebouteurs, de charlatans et d'empiriques disséminés surtout en province, où seuls, ils exerçaient la chirurgie. Peut-être ce titre de chirurgien du collège de Saint-Côme, fera-t-il supposer à son possesseur quelque science ? C'est une erreur ; en fait de connaissances ils avaient surtout et par dessus tout celles de leurs prérogatives et de leurs traditions, cherchant sans cesse à se séparer des barbiers leurs rivaux et leurs inférieurs, et à rentrer dans l'Université dont ils ne faisaient pas partie. La première moitié du XVIe siècle se passa presque exclusivement à réaliser ces efforts ; de là des luttes et des ordonnances, jointes à quantité de procès mémorables d'où les confrères de Saint-Côme ne sortirent pas toujours indemnes. Cet état de choses plus tard devenu la cause du grand mouvement chirurgical de la fin du XVIe siècle, n'était pas fait, on le comprendra, pour donner une haute idée de l'exercice de la chirurgie.

Si donc nous considérons le monde chirurgical au XVIe siècle, que voyons-nous ?

Les professeurs de chirurgie ignorants et jaloux, ne voulant pas considérer comme confrères les chirurgiens de Saint-Côme.

Ceux-ci, se croyant seuls possesseurs de la science chirurgicale, faisant au contraire tous leurs efforts pour être admis au sein de la Faculté, mettant en jeu leur puissance de traditions et de brefs royaux pour atteindre ce but, et toujours dans la même idée, luttant avec énergie contre les barbiers dont ils veulent s'éloigner, les considérant comme leurs inférieurs et les simples exécuteurs de leurs ordonnances.

Ces barbiers, à leur tour, plus nombreux, possédant, grâce à l'empirisme, aux traditions et à la pratique plus fréquente, une certaine somme de connaissances, voulant se hausser au degré de chirurgiens vrais et trouvant bonne toute occasion de sortir de leur rôle et d'empiéter auprès des malades, sur le chirurgien autorisé..

De là, luttes incessantes, procès, poursuites pour exercice illégal de la chirurgie, et comme conséquence une affreuse exhibition du plus profond charlatanisme que la concurrence, la malice et les persécutions étaient forcées de mettre au jour.

Un art aussi noble que l'art chirurgical ne pouvait raisonnablement profiter de cet état de choses ; aussi tomba-t-il dans la plus complète déconsidération ; les médecins purs ne voulant plus sortir de leur dignité en

se mêlant, en quoi que ce fût, de la moindre intervention, appelaient lorsque les circonstances l'exigeaient un barbier chirurgien leur protégé, pour opérer sous leurs yeux et sous leur prétendue direction, le client qui les avait mandés.

Si le monde chirurgical de la capitale, offrait ce spectacle, que dire de celui de la province ? Comme nous le rapportons plus haut, seuls les barbiers jouaient en Province le rôle de chirurgiens. Dotés des connaissances qu'ils s'étaient léguées de génération en génération, dépourvus de la moindre culture intellectuelle, ils exerçaient une profession qu'ils tenaient de vive voix d'un père ou d'un patron, sans jamais ajouter la plus petite idée personnelle, sans se soucier qu'on pût agir autrement ; nous ne citerons que pour mémoire le nombre considérable de rebouteurs, d'aiguiseurs, d'apothicaires et d'apothicairesses d'occasion, gens toujours amis du vulgaire, si forts de nos jours encore, malgré les rigueurs des lois, à exploiter le public, qui, du reste les prise beaucoup et ne manque jamais de les payer grassement lorsqu'il refuse au médecin éclairé ses trop modiques honoraires.

Forcé de nous restreindre nous ne pouvons exposer avec plus de détails l'état de la chirurgie au XVIe siècle ; un livre tout entier serait nécessaire pour traiter ce sujet. Ces quelques vues suffisent néanmoins à montrer ce que fut cette science au moment où Ambroise Paré se rendait à Paris.

Si la jalousie et l'amour du lucre doivent être imputés comme causes à de si déplorables effets, nous devons encore citer deux faits qui empêchaient la chirurgie de sortir de l'ornière ;

D'abord il n'y avait pas d'enseignement chirurgical : 1° par pénurie de maîtres ; 2° par suite de l'ignorance complète de l'anatomie, impossible du reste à apprendre à une époque où les dissections n'étaient pas permises. Comment, dès lors, les élèves eussent-ils pu non seulement se fortifier en chirurgie mais l'étudier d'une façon sérieuse et profitable ?

Ensuite, la connaissance du latin, seulement réservée à quelques initiés, faisait totalement défaut à la majorité des barbiers ; or comme tous les ouvrages s'écrivaient en cette langue, toute instruction scientifique leur était défendue.

Ajoutons, au risque de nous répéter, que les luttes intestines entre diplômés, pseudo-diplômés et barbiers placés en une réelle tutelle, devaient nécessairement paralyser les meilleures volontés et par suite fermer la porte à tout progrès.

Mais dans toute lutte il faut un vainqueur. Or, nous allons le voir, ce vainqueur sortit du corps des barbiers ; le premier il eut le courage de protester contre l'état actuel des choses, en tentant de nouvelles interventions, en publiant le résultat de ses remarques et de son expérience.

Ce fut Ambroise Paré.

CHAPITRE III

Chez le maître barbier. — Etudes chirurgicales. — L'Hôtel-Dieu. — Première distinction.

Pour tout chirurgien-barbier qui voulait plus tard exercer sa profession il était nécessaire de faire un stage chez un maître barbier. Dans ce but Ambroise Paré se fit inscrire, comme nous l'avons vu, en qualité de simple apprenti, chez un maître. Certes les connaissances que l'élève pouvait acquérir dans ces maisons n'étaient pas considérables. D'après Malgaigne, l'apprenti apprenait à faire la barbe, à peigner, à fabriquer des lancettes : il assistait son patron dans le pansement des plaies simples, des tumeurs qui n'exigeaient pas d'opération, et des ulcères. La vie de ces pauvres garçons n'avait pas un bien grand charme. « A peine le coq a-t-il chanté que l'apprenti se lève pour balayer la boutique et l'ouvrir afin de ne pas perdre la petite rétribution que quelque manœuvre qui va à son travail, lui donne pour se faire la barbe en passant ; depuis ce temps

jusqu'à deux heures après midi il va chez cinquante particuliers peigner des perruques, attendre dans l'antichambre ou sur l'escalier la commodité des pratiques, mettre les cheveux des uns en papillottes, passer les autres au fer, et leur faire le poil à tous. Vers le soir, s'il est de ceux qui ont envie de s'instruire, il prendra un livre, mais le sommeil vient vite, interrompu quelquefois par le bruit d'une petite cloche suspendue à la porte, qui avertit l'apprenti de faire le poil à un paysan qui entre.

Jamais homme n'a exigé tant de respect d'un domestique ; jamais dans les îles un blanc n'a cherché plus avidement à profiter de l'argent que lui coûte un nègre, qu'un maître barbier chirurgien du pain et de l'eau qu'il donne à ses garçons. Un autre après-midi que celui où ils ont congé, il ne leur permettra pas de sortir pour aller aux leçons publiques de peur de perdre une barbe... qui ne viendra pas. C'est pourquoi les médecins poussés par un esprit de charité, faisaient à ces pauvres gens des leçons de chirurgie, dès quatre heures du matin » (1).

Ces détails pris chez un pamphlétaire sont naturellement exagérés ; maître et apprenti sont chargés à plaisir ; toutefois le fond est réel, la vie du pauvre apprenti, à la fois domestique et élève, plutôt l'un que l'autre, se détache sous un aspect qui reflète la misère et l'esclavage et qui nous donne une triste idée des connaissances

(1) Le chirurgien-médecin, Paris, 1726.

scientifiques dont il pouvait se pourvoir. Aussi n'est-il pas surprenant de trouver Ambroise Paré absolument muet sur cette partie de son séjour à Paris ; le nom de ses maîtres, celui du maître barbier auquel il était attaché, ne figurent même pas sur le cahier intime où pourtant il nous fait de curieuses révélations ; les souvenirs qui laissent dans l'esprit l'aigreur et la tristesse mêlées parfois au sombre découragement ne sont pas ceux que l'on aime à rappeler.

Dans cette situation, au moins modeste, Ambroise Paré, nous disent les chroniqueurs, ne se laissa pas abattre. Aux maîtres médiocres qu'il pouvait avoir il substitua l'étude solitaire des maîtres d'autrefois : Galien, Guy de Chauliac, Lanfranc; bientôt venait s'ajouter à sa bibliothèque la traduction des œuvres de Jean de Vigo ; ardent et persévérant écolier, il se pénétra de leurs écrits, les prit pour son seul guide et réussit bien vite à les posséder complètement; guidé par une puissance d'observation et de déduction surprenante, il put tirer de ces auteurs tout le parti, tout le bénéfice qu'un esprit de cette envergure pouvait tirer; s'apercevant bientôt qu'un plus long séjour chez le maître barbier ne saurait plus lui être profitable, il le quitte pour entrer à l'Hôtel-Dieu de Paris où il est nommé interne. Une nomination de ce genre à un poste honorifique aussi recherché paraîtra tout au moins surprenante. Quelques éclaircissements sont nécessaires pour l'intelligence de ces faits.

L'Hôtel-Dieu de Paris, fondé par Landry évêque, en

660, accru considérablement dans ses proportions par Saint-Louis en 1227, fut toujours dans la suite, l'objet des faveurs et de la générosité des monarques qui se succédèrent sur le trône de France.

Le service médico-chirurgical de cette maison hospitalière fut confié dans le principe à une double communauté de frères et de sœurs voués au soin des pauvres malades ; les pères surtout s'occupaient de la direction scientifique effective, mais, les sœurs ne se contentaient pas du rôle de simples surveillantes comme elles sont de nos jours ; les malades recevaient aussi leurs soins et nous trouvons dans Ambroise Paré la recette d'une pommade contre les brûlures découverte par une hospitalière de l'Hôtel-Dieu (1).

Toutefois sous Charles le Bel en 1327, une ordonnance royale vint commettre à la visite des malades, les deux chirurgiens du Châtelet. On leur adjoignit alors comme aides un certain nombre d'apprentis barbiers et d'apprentis chirurgiens, qui, selon leur mérite devaient remplir des fonctions à peu près analogues à celles d'externe et d'interne ; ces derniers se trouvaient du reste bien au-dessus de leurs camarades, car ils étaient choisis parmi ceux d'entre eux dont la science, le travail et l'intelligence avaient pu les faire distinguer.

Comment Ambroise Paré était-il parvenu tout d'abord à conquérir ce titre, contrairement aux règles en vigueur?

(1) Essai historique de l'Hôtel-Dieu de Paris par Rondonneau.

Il n'a pas été possible de le savoir; si ses maîtres, frappés de l'air d'intelligence et d'amour du travail peints sur la physionomie du jeune homme avaient deviné en lui un candidat capable de remplir ces fonctions, il n'y a qu'à les en féliciter car si de tels diagnostics sont tout au moins périlleux en général, dans le cas présent celui-ci était juste.

Ainsi l'absence de documents nous laisse avec nos conjectures au sujet de la nomination de l'illustre chirurgien ; il est à croire toutefois qu'elle n'est pas imputable à la seule faveur.

En effet, Ambroisé Paré, plus expansif sur son séjour à l'Hôtel-Dieu que partout ailleurs, nous parle avec amour de ses fonctions, de ses actes, pendant les trois années qu'il y passa. Ces fonctions ne devaient pas être ordinaires, car il nous apprend, que dans un hiver rigoureux, quatre malades ayant eu le bout du nez gelé, ce fut lui-même qui leur en fit l'amputation. Comment concilier ce fait avec un choix du au simple caprice? Evidemment les fonctions d'interne étaient en général dévolues à l'Hôtel-Dieu, à des jeunes gens distingués qui avaient fait leurs preuves. Mieux qu'aucun chroniqueur, Paré va nous dire lui-même ce qu'il fit et ce qu'il fut à l'Hôtel-Dieu.

« Faut scavoir que par l'espace de trois ans i' ay résidé en l'Hostel-Dieu de Paris, où i' ay eu le moyen de veoir et connoistre (eu esgard à la grande diversité de malades y gisans ordinairement) tout ce qui peut estre d'altération

et maladie au corps humain : et ensemble y apprendre sur une infinité de corps morts, tout ce qui se peut dire et considérer sur l'anatomie, ainsi que souvent i' en ai fait preuve très suffisante et cela publiquement à Paris aux escholes de médecine ».

Peu d'étudiants peuvent se vanter d'avoir aussi bien employé leur temps durant leurs études ; aussi n'est-ce pas sans une certaine complaisance que notre héros nous en entretient. Citons de lui un autre trait sur le même sujet.

Un médecin de Milan venu à Paris, émerveillé du savoir du jeune homme qu'il avait rencontré, s'en ouvrit à ses amis et Ambroise de répondre non sans quelque orgueil « Le bonhomme ne scavoit pas que i' avois demeuré trois ans à l'hostel-Dieu de Paris pour y traicter les malades ».

La période voulue pour l'exercice de l'internat se trouvant probablement épuisée, Ambroise quitta cet hôpital ; il se fit recevoir au grade de maître barbier chirurgien. A partir de ce moment le voilà entré plus avant dans cette vie d'homme prêt à exercer pour lui-même la fonction qu'il avait choisie et pouvant plus amplement progresser et parler en chirurgie et en science.

Il est certain que les premières années de son séjour à sa boutique ne durent pas voir bien souvent A. Paré le rasoir à la main ; les livres, les notes et les observations qu'il avait pu posséder durent l'occuper bien davantage ;

l'amitié de quelques personnages de valeur dont nous regrettons de ne pas connaître les noms, lui fut aussi d'un grand secours ; il en tira, dit-il, un vif plaisir et avantage et passa dans leur société d'agréables moments qu'il n'oublia jamais.

CHAPITRE IV

Dans les armées françaises. — Premières campagnes. — Premier ouvrage.

La guerre un instant interrompue, allait reprendre plus que jamais entre François I[er] et Charles-Quint.

Il n'existait pas alors de chirurgie d'armée comme de nos jours; le fonctionnement des ambulances était bien primitif, pour ne pas dire embryonnaire. Le roi et les grands officiers partant en campagne, attachaient à leur personne un chirurgien choisi avec soin ; quelques aides l'accompagnaient en général et avec les soldats dont on pouvait disposer en cas de besoin, ils formaient tout le personnel de santé propre à un corps de troupe.

Ambroise Paré, grâce à ses amitiés et à ses relations, fut distingué par un de ses compatriotes, le maréchal de Monte-Jan, colonel général de l'infanterie française ; Il l'attacha à sa personne en qualité de chirurgien propre et l'emmena avec lui en 1536 guerroyer contre Charles-Quint.

Il serait intéressant de suivre le nouveau chirurgien dans ses diverses étapes et de décrire tout au long les péripéties de ses campagnes nombreuses ; mais un pareil exposé nous entraînerait trop loin ; nous insisterons toutefois sur cette première campagne car elle fut marquée par une glorieuse réforme dans la chirurgie française, et fut le prélude de réformes successives dans notre pays et à l'étranger.

Bien que la position fût très haute si l'on considérait, d'après ses propres expressions, le « bas aage » qu'il avait, Ambroise Paré résolut de la tenir dignement. N'ayant jamais assisté à une guerre et n'en connaissant les multiples blessures que pour en avoir lu la description dans Vigo, il s'attacha dès le principe, à regarder et à examiner avec grand soin la manière de faire des autres chirurgiens d'armée. La rapidité et la profondeur de son jugement le conduisirent très vite à faire siens tous les procédés qu'il utilisa avec une rare adresse, pour le bien des malades et des blessés. Il eut sur les champs de bataille de Provence et d'Italie l'occasion et le mérite de combattre et de ruiner une doctrine universellement admise et soutenue par la plus haute renommée chirurgicale de l'époque.

Nous le voyons allant de blessé en blessé, prodiguant à tous avec des soins dévoués, une bonne parole, un encouragement ; la besogne est dure, les ressources assez limitées ; ce n'est plus l'Hôtel-Dieu avec des aides habitués aux soins des malades, des instruments commodé-

ment placés à portée de la main, dans une salle vaste, à l'abri du monde et du mouvement. Seul, le champ de bataille nu, s'offre à Paré et c'est au milieu du fracas de la poudre et des gémissements des blessés qu'il doit agir en hâte et adroitement, exposé lui-même aux balles, aux arquebusades comme le patient qu'on lui vient d'apporter.

Emu sans doute comme tout débutant aux premières heures de la bataille, il ne tarda pas à reprendre son complet sang-froid et devint vite, lui, jeune chirurgien, un chirurgien fait à la guerre.

Cependant une chose ne laissait pas de le tourmenter fort, surtout lorsque personnellement il était obligé d'intervenir auprès d'un blessé, son âme tendre et généreuse ne pouvait s'habituer à l'horrible traitement qu'on avait le devoir de leur appliquer.

Une croyance généralement établie à cette époque attribuait au poison et à la combustion de la poudre tous les accidents des plaies par armes à feu ; et cette idée n'était pas seulement émise par les chirurgiens de l'armée française, les praticiens étrangers la partageaient. Aussi, tout soldat blessé par une arquebusade, un boulet ou engin de ce genre, se trouvait-il soumis aussitôt arrivé à l'ambulance, à la cruelle opération suivante : on portait de l'huile à complète ébullition, et au moyen d'un instrument chargé de ce liquide, le chirurgien cautérisait fortement toutes les parties saignantes; y avait-il une cavité ? l'huile y était versée et le tout recouvert ou protégé simplement par un linge quelconque.

Au lecteur, même profane, de juger la scène déchirante produite par une pareille intervention : il nous semble entendre les cris, les vociférations des malheureux opérés; l'usage étant établi, on ne songeait nullement à le détrôner ; du reste, la méthode paraissant constituer le meilleur moyen de lutter contre le poison, et ce poison existant réellement dans l'esprit des chirurgiens d'alors, pourquoi vouloir penser à un autre moyen curatif ?

Les idées de progrès ne devaient pas hanter bien souvent en ce siècle, ces opérateurs obstrués.

Notre futur maître, dont l'intelligence était autrement ouverte et l'esprit d'observation autrement profond, ferma résolument l'oreille à ces considérations ; il étudia, chercha, réfléchit, et tout en continuant d'appliquer l'huile bouillante, puisqu'il n'y avait pas alors d'autre remède, n'eut de repos que quand, poussé par le hasard et sa sagacité, il put enfin s'écrier lui aussi : ευρηκα.

Après l'affaire du Pas-de-Suze, les blessés affluent, ils encombrent l'ambulance et tandis que ses confrères placés de loin en loin sur le champ de bataille pouvaient user d'huile pour tous les leurs, Ambroise venant à en manquer se trouva dans l'impossibilité d'employer ce moyen. Fort ennuyé, il se contenta de laver les plaies et de les recouvrir d'un topique formé de jaunes d'œufs, d'huile rosat, et de térébenthine. La nuit venue, l'inquiétude, l'empêcha nous dit-il lui-même, de dormir à son aise ; aussi de grand matin il sortit de sa tente et vint visiter

ses blessés ; sa physionomie anxieuse et troublée marquait l'état de son âme en proie à une vive crainte.

Mais quelle ne fut pas sa joie et sa surprise, en arrivant, de constater chez ses malades, le calme le plus parfait, et de voir leurs plaies revêtir un aspect d'excellente nature; les autres, au contraire, traités par l'huile, se trouvaient en proie à une forte fièvre, souffraient atrocement et offraient sur tout le pourtour de leurs plaies un hideux boursouflement noirâtre.

Si le topique n'était encore pas trouvé, la cautérisation à l'huile avait du moins vécu pour Ambroise Paré ; jamais plus il ne l'employa en pareil cas.

Sa hardiesse pourtant, vacille en cette circonstance ; il n'ose pas, de suite, ne se croyant pas assez sûr de lui, établir un traitement nouveau ; il poursuit en conséquence ses recherches et ses travaux. Apprenant qu'un chirurgien de Turin avait la réputation de bien traiter ces sortes de plaies, il se rend en cette ville, va le trouver, et a la constance de lui faire sa cour pendant deux années pour se rendre maître du précieux secret.

A Turin encore, il apprend d'une vieille femme un remède souverain contre les brûlures, et, ne se contentant pas d'étudier, il se signale par l'opération de la désarticulation du coude qu'il réussit à merveille.

A Milan, la pratique des interventions génito-urinaires lui est enseignée ; il glane ça et là tout ce qu'il trouve, quitte à choisir et à élaguer dans sa moisson.

Un malheur imprévu vint en l'année 1539 interrompre

le cours de ses campagnes : son protecteur, le colonel-général de Monte-Jan étant mort, Ambroise revint à Paris avec la Maréchale, et s'y maria en 1541 avec la fille du valet chauffe-cire de la chancellerie de France.

Ses premières armes chirurgicales en campagne, son succès, ses bontés, avaient déjà fort attiré sur lui l'attention ; il demanda toutefois au calme de la boutique qu'il retrouvait, le repos dont il avait besoin et la facilité de réfléchir au grand but qu'il ambitionnait sans cesse d'atteindre. La trêve ne fut pas longue.

En 1542, la guerre se rallume et voici Paré attaché en personne à M. de Rohan, obligé de courir en toute hâte à Lyon pour rejoindre l'armée ; comme en Italie, nous le retrouvons aussi empressé, aussi habile et aussi prudent auprès des malades.

Si la campagne du Piémont le fit sortir de l'ordinaire, celle-ci le grandit davantage encore. Les chirurgiens n'ayant pu trouver une balle reçue par le duc de Brissac derrière l'omoplate droite, le jeune praticien fut appelé, examina la blessure et faisant mettre le blessé dans la position où il se trouvait lorsqu'il reçut le coup de feu, il put la montrer saillant sous la peau et facile à extraire.

L'année suivante, Ambroise Paré partit pour Landrecies où il resta quelque temps, puis revint à Paris reprendre ses occupations comme il faisait toujours au retour de ses voyages.

Marié, voguant déjà vers la renommée, le jeune chirurgien sentait l'avenir lui sourire, mais si le temps lui

amenait de nouvelles observations, lui permettait de nouvelles recherches, sa modestie l'empêchait de les communiquer. Le cas si heureux de l'extraction de la balle chez M. de Brissac était parvenu aux oreilles de Sylvius. Connaissant déjà par les gens de guerre et les grands seigneurs l'habileté du jeune homme, il voulut le voir, l'interrogea, se lia avec lui d'une étroite amitié et l'engagea fortement à publier ses travaux. Fort de cet appui, car Sylvius passait pour un docte parmi les professeurs de la Faculté, Paré se mit à l'œuvre et en 1545, le public médical pouvait lire chez Vivant-Gaulterot, libraire-juré à Paris : « La méthode de traicter les playes faites par « hacquebuses et austres bastons à feu et de celles qui « sont faictes par flèches, dardz et semblables ; aussi des « combustions spécialement faictes par la pouldre à canon « composée par Ambroyse Paré maistre barbier chi- « rurgien à Paris ».

Aidée par la diffusion désormais possible grâce à l'imprimerie, la brochure d'Ambroise Paré eut un retentissement considérable en France et bientôt à l'étranger. Déjà connu par ses pratiques de chirurgien d'armée, il prouva par ces publications qu'il était réellement à la hauteur de la renommée que l'on commençait à lui faire.

Les chirurgiens voyant un des leurs, se lancer dans le domaine de la réforme que par ignorance ou par peur ils n'eussent osé jamais aborder, ne cachaient pas leur joie ; sans doute le premier mouvement laissa place à la

surprise et à la stupéfaction bien naturelles en présence d'une méthode qui renversait de fond en comble celles déjà instituées et consacrées par l'autorité du temps ; mais les faits parlaient d'eux-mêmes ; il fallait se rendre, il fallait abandonner toutes les vieilles théories, annihilées et reconnaître le bien fondé des pratiques du jeune chirurgien, puisque par la raison et par l'expérience, il prouvait la vérité de son dire. Ne plus cautériser une plaie, lier les vaisseaux qui laissaient leur sang s'épancher, et pratiquer une sorte d'embaumement de la plaie au moyen d'un onguent que nos chirurgiens modernes condamneraient à peine comme peu antiseptique, tous ces procédés laissaient loin derrière eux cette sorte d'inondation d'huile bouillante qui se répandait en bruissant sur les plaies à vif.

Les docteurs et professeurs de la Faculté de Médecine durent eux-mêmes s'incliner devant l'évidence de la démonstration ; ils conservaient toutefois une rancune amère contre le nouveau réformateur qui rompait avec le passé et osait se permettre une publication tapageuse en français, alors qu'avec un soin jaloux tous les doctes maîtres de l'art médical n'avaient jamais connu pour parler leur langage que le latin. Eternelle querelle des lettrés voulant garder leurs prérogatives en s'enfermant dans une sorte de sanctuaire interdit aux profanes, et des illettrés que le goût de la science et le désir de ne plus rester dans l'oubli poussaient pour ainsi dire à la rébellion.

Enfin les étrangers que la nouvelle de cette découverte vint surprendre, commencèrent à s'ébranler et, comme s'ils avaient eu un maître, s'engagèrent à leur tour dans la voie des réformes. L'élan donné par Paré fut magnifique. A la chirurgie somnolente, il fallait un homme capable de secouer les torpeurs, de tracer une route et d'indiquer un but. Notre chirurgien en osant rompre avec la tradition, fût cet homme, ce flambeau qui éclaira la science. N'eût-il eu à son actif que cette gloire, elle eut été suffisante déjà ; mais, nous le verrons, il ne s'arrêta pas là.

CHAPITRE V

Nouvelles campagnes. — Nouvelles publications. Honneurs et distinctions

Actif par nature, Ambroise Paré, qui aimait pourtant la retraite et le travail à longs traits dans le silence du cabinet, repart en guerre en 1546. Toujours attaché à M, de Rohan, il ne perd cependant jamais l'occasion d'offrir à tous gens d'armes, assistance et bons conseils.

Au siège de Boulogne le duc de Guise reçoit dans la tête un coup de lance « dont le tronçon sortait de l'autre côté »; le chirurgien du roi refuse d'intervenir en présence de l'horrible plaie ; « craignant du reste que l'œil ne sautât en retirant le tronçon de fer ; il inférait sans crainte de se méprendre qu'autant vaudrait que le duc eut été tué tout roide ».

Paré, appelé près du blessé, l'examine et prenant les tenailles d'un maréchal il demande au duc s'il souffrirait qu'il lui mit le pied sur le visage pour avoir plus de force ; ce à quoi le patient ayant acquiescé, notre chirurgien saisit la lance et l'extrait avec une telle habileté

que pas une fibre des muscles de l'œil ne fut endommagée. Ajoutons, pour être impartial, que le malade, condamné par son opérateur dans son fond intime, guérit à merveille et valut à Paré un surcroît de gloire vraiment mérité.

La guerre s'éteignit tout à coup. Paré retourne à Paris, réintègre sa boutique. Ayant disséqué beaucoup de cadavres à l'Hôtel-Dieu et possédant une connaissance assez vaste de l'anatomie, il se livre à l'étude de cette science ; prosecteur de Sylvius, il fonde (ainsi qu'elle méritait d'être appelée) la chaire d'anatomie, ouvre l'ère des premières dissections publiques et dans un ouvrage resté longtemps classique, relate ce que tout chirurgien devait posséder en fait de connaissances traitant la constitution du corps humain. La science obstétricale lui sourit entre temps, et il se hâta d'annoncer aux chirurgiens de son époque : « la manière d'extraire les enfants tant morts que vivans du ventre de la mère, lorsque nature de soy, ne peut venir à cet effet. »

Désireux de perfectionner son œuvre première, il commença aussitôt après la courte expédition de Boulogne, le remaniement de son traité des plaies par armes à feu ; l'ouvrage allait paraître, augmenté de nouvelles remarques lorsque son protecteur M. de Rohan lui conseilla de le dédier au roy. Ambroise d'abord hésitant, céda à ses instances et cet hommage du futur prince de la science au prince régnant de France, fut l'origine, dit Malgaigne, de la haute fortune de Paré.

En effet, aussitôt après une courte expédition aux environs de Hesdin dans laquelle le duc de Vendôme, plus tard roi de Navarre, s'était attaché notre chirurgien, il fut présenté au roi de France par ce dernier. Le général conta au roi toute la gloire et la renommée que les hautes vertus et la science du jeune praticien lui avaient valu sur les champs de bataille et dans Paris même, puis il le recommanda à sa royale bienveillance. Le prince reçut Paré avec une extrême bonté et de sa bouche lui dit qu'il « lui feroit du bien ». A quelques jours de là, Ambroise était nommé chirurgien du roy.

Nous avons un peu anticipé sur les événements. Après l'expédition de Boulogne, celle du Luxembourg fournit à Paré une occasion de se signaler par une nouvelle découverte et de montrer son habileté, dans plusieurs circonstances.

Un jour, un soldat de M. de Rohan, égaré loin du camp est percé de dix coups de lance et ramené au poste sans vie. On préparait déjà sa fosse et les amis l'entouraient pour assister à son enterrement lorsque passe notre chirurgien ; avec la sagacité dont il fit si souvent preuve, il découvre le malade, le tâte en tous sens et le faisant conduire non plus en terre mais sur la table d'opérations, se met en devoir de le panser ; il fit tant et si bien qu'au bout de peu de jours notre homme était guéri. Inutile de dire l'admiration et la reconnaissance des soldats qui lui donnèrent en souvenir, chaque homme d'armes, un écu ; chaque archer, un demi-écu.

La réputation de Paré, allait grandissant non pas seulement chez les fameux capitaines mais encore et surtout parmi les soldats.

Après les simples gens d'armes voici un gentilhomme de M. de Rohan qui vaut au chirurgien un nouvel élan d'admiration.

Ce gentilhomme reçoit à la jambe un coup de couleuvrine qui nécessite l'amputation. Ambroise Paré réfléchit un instant et, se rappelant les merveilles de la ligature dans les plaies récentes, tire cette déduction qui nous paraît naturelle à notre époque, mais bien hasardée alors, qu'on pourrait user dans les amputations, de cette méthode, au lieu de la cruelle cautérisation. Aussitôt, portant dans le domaine de la pratique, ce fait théorique, il ampute le membre sans la moindre cautérisation, mais en ayant soin pour parer aux hémorrhagies, de lier les vaisseaux. Le malade guérit, et chanta, tout joyeux d'avoir échappé au fer rouge, les louanges du chirurgien qui enregistrait à son actif une nouvelle et précieuse découverte.

On eût dit que la fortune voulait forcer Ambroise Paré de montrer à son roi combien digne il était du titre dont il venait de le décorer.

Charles-Quint reprend, en effet, l'offensive, attaque Metz avec une puissante armée si bien qu'il faut une extrême prudence et une forte somme d'argent pour permettre à Paré de gagner la ville avec un matériel de médicaments envoyé par le roy. Salué par les troupes avec des cris de joie, notre chirurgien se met aussitôt à

l'œuvre, et certes, il avait fort à faire car si les assiégés se montraient braves et endurants, les agresseurs rivalisaient de zèle et de patience à les harceler. Le jour même de son arrivée un général souffrant d'une plaie à la jambe est traité par lui, et guérit. M. de Bugueno, tombé depuis plusieurs jours sans connaissance, est trépané fort adroitement et guérit bientôt. Bon nombre de blessés furent opérés avec un succès tel, qu'aujourd'hui, possédant les moyens de premier ordre que l'on connaît, bien supérieurs à ceux que pouvait avoir Ambroise Paré pour le traitement des blessés, nous sommes surpris de ces résultats confirmés cependant par l'histoire.

Les armes françaises l'ayant enfin emporté, les troupes reviennent à Paris ; le roi, instruit des mérites de son chirurgien, le fait largement récompenser et lui promet de veiller à sa fortune.

Mais voici que la Picardie s'allume ; il faut de nouveau repartir et, sur l'ordre du roi, gagner Hesdin. Le sort des armes cette fois, devait tourner contre la France. L'ennemi, victorieux, culbuta l'armée, tua un grand nombre des nôtres et fit une quantité considérable de prisonniers ; parmi eux se trouva Paré.

Les aventures par lesquelles il passa sont curieuses : craignant d'être soumis à une forte rançon si on le reconnaissait, ou d'être tué s'il était confondu avec la soldatesque, il s'ingénia à tourner les difficultés, mais sans y parvenir. De guerre lasse, il emprunte un vieux pour-

point troué, de mauvaises culottes à un pauvre soldat et ainsi déguisé traverse les lignes, « ressemblant plutôt à un ramoneur de cheminées qu'à un chirurgien ». Ce subterfuge ne réussit toutefois pas à tromper l'ennemi sur la valeur du prisonnier. Chez nos adversaires comme chez nos soldats il eût plusieurs fois l'occasion d'émerveiller jusqu'aux plus habiles chirurgiens de Charles-Quint ; compatissant vis-à-vis des soldats eux-mêmes, il avait gagné toutes leurs sympathies ; aussi et grâce à une montre maladroite de son talent faillit-il demeurer un long temps à l'ennemi. Une circonstance heureuse l'en vint tirer.

Un des généraux, malade depuis quatre années d'un ulcère de jambe, demande au duc de Savoie de lui céder notre chirurgien. Ambroise arrivé chez cet officier, fut aussitôt mis en demeure de le guérir. Fort craintif pour le résultat, il commença néanmoins un traitement et eut le bonheur de réussir. Ce que voyant, son malade lui fit rendre la liberté. Arrivé à Paris, le roy qui se promettait d'envoyer sa rançon sur sa cassette personnelle, le reçut avec grande joie et comme il s'était libéré lui-même, lui fit tenir deux cents écus.

CHAPITRE VI

Le collège de Saint-Côme. — Réception d'Ambroise Paré. — Travaux anatomiques.

Il a été fait mention dans un précédent chapître, de la confrérie des chirurgiens de Saint-Côme, sous un jour peu flatteur ; avec le temps et grâce aussi à l'impulsion donnée à la science par les publications de Paré, les membres de cette association, plutôt jusqu'ici, avocassiers jaloux de certains privilèges, que vrais chirurgiens dévoués au progrès de leur art, s'étaient considérablement amendés. Cet esprit frondeur qui fut toujours la caractéristique de leur société, ne disparut pas, il est vrai ; mais tout en conservant l'amour de la chicane, tout en caressant opiniâtrement le rêve de se hausser au niveau de la Faculté de médecine, ils avaient peu à peu pris goût au mouvement, s'étaient peu à peu adonnés aux recherches scientifiques dont Ambroise Paré avait, le premier, tracé la voie.

En paix, depuis quelque temps, avec l'Université

parcequ'ils continuaient à se tenir au rang d'élèves et semblaient renoncer à leur prétention de distribuer grades et brevets, voici tout d'un coup qu'ils transforment leur confrérie, changent à la faveur d'une ordonnance royale, le titre de société pour celui de collège et pour mieux opérer cette transformation, se mettent en devoir d'établir chez eux un enseignement chirurgical complet avec l'anatomie pour base.

Le roi avait approuvé le changement de titre, mais le Parlement, poussé par la Faculté, s'opposa au changement de fonctions. Une ordonnance venait en effet, peu après, défendre qu'aucun cadavre ne fût délivré sans l'assentiment de la Faculté de Médecine, aux chirurgiens et membres de sociétés ayant pour but l'étude de l'anatomie. C'était suffisamment laisser entendre que le collège Saint-Côme serait privé de toute dissection.

Malgré cet échec, les membres du collège ne se tinrent pas pour battus ; une idée géniale vint tout à coup à l'un d'eux, et tous de l'approuver avec enthousiasme.

Ambroise Paré, dont les leçons d'anatomie chez Sylvius avaient été si forts prisées, Ambroise Paré, aussi populaire dans les foules que vénéré et aimé par les grands et le roi lui-même, ne pouvait-il pas être le bouclier contre lequel Parlement, Faculté et jaloux de toute sorte, viendraient se heurter ? L'admettre comme membre du collège, s'imposait d'abord ; lui donner ensuite toute latitude

pour travailler, publier et enseigner, investirait le collège, d'une sorte de droit à tout tenter en enseignement, car nul en France n'oserait élever la voix contre pareil maître.

Avec une pompe inusitée, le chirurgien du roi pressenti d'abord, fut donc admis à l'honneur de faire partie du collège Saint-Côme. On le dispensait des épreuves nécessaires à l'obtention du titre ; mais il voulut s'y soumettre ; coup sur coup il passa par les degrés de bachelier et de licencié, pour coiffer quelques jours plus tard le bonnet de maître après la soutenance d'une remarquable thèse.

Les membres de la confrérie avaient deviné juste ; la Faculté subit en silence le coup porté contre elle et durant le règne de Henri II qui prisait fort Ambroise Paré, jamais elle ne souleva la moindre protestation contre le collège.

Le nouveau maître aussitôt installé, s'empressa de remplir ses fonctions avec la délicatesse et le talent qu'il savait mettre en tous ses actes. Outre ses cours de chirurgie, il se mit à l'œuvre pour donner bientôt après au public médical une nouvelle édition de son anatomie universelle. Sur sa demande les cadavres affluaient au collège ; il les disséquait avec un soin jaloux, revoyant tout ce qu'il avait vu déjà, contrôlant, le scapel à la main, tout ce qui avait été publié par d'autres. On rapporte qu'ayant un jour reçu du directeur du Châtelet le corps d'un pendu, il le partagea par une ligne en

deux parties ; à droite il pratiquait ses dissections, a gauche il laissa les chairs intactes « à fin, dit-il, que lorsque ie veux faire quelque incision à quelque malade, voyant les parties de récente mémoire, que ie sois plus asseuré en mes œuvres ». L'anatomie chirurgicale faisait sa première apparition dans un élan de cette âme droite et généreuse. Sans doute il paraîtra surprenant que le cadavre aussi ingénieusement disposé ait pu servir à ses fins le temps que semblable travail exige. S'il faut en croire l'auteur, il demeura néanmoins pendant vingt-sept ans, sans aucune trace de pourriture. Paré aurait pu, on le voit, en remontrer à nos préparateurs d'injections conservatrices.

Pendant plusieurs années, durant lesquelles de graves événements se produisirent, nécessitant en deux circonstances le départ du chirurgien aux armées, le maître de Saint-Côme exerça glorieusement les fonctions dont on l'avait investi. Sa facilité de production lui permit de publier de nombreux travaux que l'étranger se disputa et qui suscitèrent un renouveau de zèle et d'émulation entre les savants des pays d'Europe ; l'Allemagne et l'Italie, surtout, glanèrent à sa suite, louant parfois mais attaquant souvent aussi le chirurgien ; on alla jusqu'à l'accuser de plagiat et plusieurs historiens crurent cette accusation fondée.

La gloire du grand homme n'en a cependant pas souffert ; le meilleur argument contre semblable imputation réside dans la date où ses travaux furent publiés;

ils sont en effet, antérieurs à ceux que les auteurs prétendus plagiés publièrent eux-mêmes, surtout ceux de Maggi et de Lange, souvent cités. N'est-ce pas contre eux que le reproche pourrait être retourné ?

On a pu également reprocher à notre chirurgien d'avoir copié Vésale, le père de l'anatomie descriptive. Trop peu d'années séparent ces deux grands hommes pour que ce reproche soit justifié. En effet, ils vivaient à peu près à la même époque, et si parfois quelques emprunts furent faits par l'un et par l'autre à leurs ouvrages respectifs, emprunts voulus et avoués, leurs publications paraissaient chacune dans leur genre, avec trop de rapidité et trop peu de distance pour qu'une copie complète en ait pu être faite. Et puis, n'est-ce pas Sylvius, le maître de Paré, qui ouvrit à Vésale les horizons de l'anatomie ? Quoi d'étonnant dès lors, à ce que parfois il se glisse dans leurs écrits quelque similitude d'idées ?

Cependant Henri II venait de tomber mortellement frappé dans une joute ; aucun des chirurgiens du royaume ne put le sauver ; on eut beau déployer tout ce que la science et le dévouement sont capables de mettre en œuvre, la mort terminait onze jours après, les souffrances du roi.

François II, monté sur le trône de France, conserva comme chirurgien, Ambroise Paré. Il l'entoura de la même considération et de la même amitié dont Henri II l'avait honoré, et se plut même à faciliter par tous les

moyens, la diffusion de ses œuvres et l'expansion de son zèle. Mais dix-huit mois, à peine, après son avènement, il disparaissait lui aussi, emporté par un mal inconnu.

Tristement affecté par la mort de ses deux protecteurs, Ambroise se livra tout entier à ses études « non pas tant qu'il voulait, mais autant qu'il pouvait », car la clientèle absorba bien souvent une grande partie de ses journées. On peut même dire que ses travaux personnels en souffrirent, car la nouvelle publication de son anatomie dut être confiée, du moins en ce qui concerne la révision des épreuves, à un disciple favori du nom de Caron.

L'illustre chirurgien, qui tant de fois avait vu la mort de si près, faillit à cette époque perdre la vie, d'une manière bien ridicule. Allant voir un malade à cheval et se trouvant fort pressé, il applique un coup de houssine à la bête qui se cabre, part au galop et laisse sur la route son cavalier en un piteux état. Ses chausses étaient percées, son pourpoint troué, son chapeau volait au vent, mais, chose plus grave, les deux jambes étaient fracturées. Relevé et transporté à son domicile, il fut pansé avec grand soin par ses élèves et ses amis, et eut le bonheur de pouvoir, deux mois après, marcher sans claudication.

CHAPITRE VII

La guerre civile. — Paré est nommé premier chirurgien du roi.

Ambroise Paré était à peine remis de ses blessures que la guerre civile éclata. Charles IX avait succédé à François II en 1560, à l'âge de douze ans à peine. La reine mère, Catherine de Médicis, dont la néfaste influence se fit si souvent sentir dans notre pays, continuait la série d'intrigues dont elle était coutumière ; huguenots et catholiques s'entre-tuaient.

Le chirurgien de François II, maintenu dans ses fonctions, partit pour les armées à la suite des troupes royales ; il fit sans coup périr, les campagnes de Blois, Tours, Bourges, et arriva devant Rouen.

L'huile bouillante avait fait son temps ; mais si l'huile de petits chiens donnée par le chirurgien de Milan, les topiques onctueux et les ligatures avaient jusqu'ici donné de bons résultats, une sorte de vent de purulence et de pourriture vint à souffler sur le camp de Rouen. Pas plus

les grands capitaines que les modestes soldats n'y échappaient. Les blessés traités, suppuraient rapidement, exhalaient de fort loin une puanteur horrible et voyaient les vers recouvrir leurs plaies. Cette découverte ne laissa pas d'émouvoir Ambroise Paré ; le roi lui-même, tout troublé d'un pareil état de choses interrogea le chirurgien sur la cause de ce mal, et le pria de faire en diligence tout ce qu'il faudrait pour l'atténuer au moins, le supprimer ensuite. Paré attribua à une sorte « d'air malin et corrompu » la production de ces accidents ; il exposa dans un traité des plaies par hacquebuses (1564) ses idées à ce sujet, et comme à tout mal il est nécessaire d'apporter un remède, il posa pour lutter contre le fléau, les principales indications. Tout d'abord, dit-il, « bataillez contre l'altération de l'air et la putréfaction de la peau » et pour ce faire, la préparation suivante peut être employée. De l'onguent œgyptiac est dissout dans du vin et de l'eau de vie ; on l'injecte dans la plaie ou on l'y introduit à l'aide de sétons. Donc, bien avant Pasteur, il entrevoit, confusément, il est vrai, cette théorie de l'infection des plaies par les germes de l'air ; qui sait si avec les ressources du travail que l'on possède aujourd'hui, il n'eût pas vu dans tout son jour cette théorie admirable dont la mise en pratique permet au chirurgien de tout oser, de tout entreprendre et d'espérer revenir avec succès de ces incursions hardies dans le corps humain.

Mais le premier pansement antiseptique humide n'est

pas dû à Lister. En 1575, Ambroise Paré l'emploie pour ses plaies après l'avoir élaboré au siège de Rouen ; en effet le mélange de térébenthine et d'eau-de-vie joint à une légère quantité d'onguent œgyptiac, ne constitue-t-il pas un moyen à peu près sûr, de lutter contre bon nombre d'agents infectieux ? Nous ne parlons pas bien entendu de l'application des pansements ; nous avons voulu simplement, par cette remarque, souligner le trait de génie d'Ambroise Paré entrevoyant le grand problème qui, tout naguère encore, se posait aux yeux des savants.

Il faut croire que les nouveaux procédés thérapeutiques eurent quelque succès car l'infection baissa rapidement de quantité et de violence pour disparaître à peu près, du moins sous cette forme, au bout de quelques jours. Pour récompenser son chirurgien de tout le dévouement et de toute la science qu'il avait déployés, Charles IX lui donna le titre envié de premier chirurgien du roy ; il avait eu, du reste, l'occasion de se signaler bien des fois encore, sur les champs de bataille, soignant sans distinction aucune et avec la même charité huguenots et catholiques, ne voyant dans un blessé qu'un frère à guérir, un être souffrant que sa conscience lui ordonnait de soulager.

La paix survenue, Ambroise Paré retourna à Paris, se consacra exclusivement à ses études et publia à cette époque une édition nouvelle de ses traités de chirurgie en sept livres, plus trois chapitres entièrement nouveaux

sur « les chaudepisses, les pierres et les rétentions d'urine ». On eût dit qu'il redoutait fort d'être dépassé, d'où son empressement à se rendre compte de tout ce qui paraissait de nouveau, à publier tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il faisait.

Une habitude que le grand chirurgien contracta de bonne heure consistait à consulter autour de lui tous les hommes éminents en science, à les voir à l'œuvre, se rendre compte de leurs procédés pour ensuite en tirer parti et vis-à-vis de ses propres connaissances et vis-à-vis des malades. Jamais il n'avait fait de taille et peu souvent des hernies, n'en ayant pas l'occasion aux armées du roi ; nous ne trouvons, il est vrai, rien de bien original sur ce sujet dans ses œuvres.

CHAPITRE VIII

Voyage à travers la France. — La Peste. — Ses luttes. — La Saint-Barthélemy

Durant une période de près de deux ans, le premier chirurgien du roy dut accompagner son maître dans un grand voyage à travers la France. Ce déplacement lui donna l'occasion de voir une quantité d'hommes célèbres et de converser avec les grands maîtres des écoles de Lyon, de Montpellier et de Nancy. Connu depuis longtemps par sa renommée d'opérateur et par ses publications, il était reçu partout avec distinction ; le profit qu'il tira de ces longues pérégrinations, fut immense ; d'abord sa mémoire prodigieuse et ses notes s'enrichirent de nombreuses nouveautés, puis il se lia de vive affection avec d'illustres savants qui, dans la suite, purent l'aider et le soutenir dans les divers travaux que son étonnante activité devait produire. Deux années loin des siens lui parurent longues ; il désirait fort reprendre le chemin de Paris ; et lorsqu'après l'hiver de 1567, il

apprit l'ordre de départ, grande fut sa joie ; mais quelle désolation sur sa route ! partout la peste sévissait à la suite des guerres et des froids précédents ; nombreux se présentaient chaque jour les malades et le grand chirurgien lui-même n'échappa point à la contagion ; elle ne lui fit d'ailleurs courir aucun dauger.

Et l'on arrive à Paris ; là aussi un fléau régnait en maître, sous l'aspect de la variole et de la rougeole. Surmenés, obligés de se trouver partout, aussi bien à la cour que dans les quartiers pauvres, les médecins ne pouvaient plus suffire à la tâche et l'on fut obligé de recourir aux barbiers et aux chirurgiens. Paré, qui connaissait déjà la peste et avait vu bien des cas de variole à l'Hôtel-Dieu, se dépensa comme les autres auprès des malades. Prompt à saisir les résultats de l'expérience, il était au bout de quelques jours déjà très fort sur ces affections et le livre qu'il nous en a laissé « : Traité de la peste, de la petite vérole, de la rougeole, avec une description de la peste », révèle un fin observateur, un clinicien délicat qui sait profiter de tout et qui voit tout.

Au plus fort de la contagion, les luttes civiles vinrent à reprendre ; si l'histoire nous révèle les brillants combats de Jarnac, de Moncontour, de Saint-Denis, elle ne nous dit pas ce que fut en ces journées le grand chirurgien ; jamais il n'eut plus à faire et jamais il n'exerça plus glorieusement sa noble profession. Sachant pour ainsi dire se dédoubler, il sembla se trouver partout,

opérer partout et répandre dans les divers camps d'où s'exhalaient les plaintes des blessés, le même baume consolateur, la même bonté toujours inépuisable.

Nous avons dit bien des fois, combien l'étranger honorait notre chirurgien et combien chaque fois que l'occasion lui fut donnée de sortir de France, il reçut des marques de haute estime et de véritable vénération. Cédant aux prières du comte de Mansfeld, Charles IX laissa un jour, non sans peine, partir pour les Flandres, son premier chirurgien ; il s'agissait d'opérer et de traiter ensuite le duc d'Ascot qu'un coup de feu retenait au lit depuis sept mois. Le cas était délicat ; Paré, sans se déconcerter, entreprit la cure du blessé et, plus vite encore qu'il ne l'avait espéré lui-même, mena à bien cette difficile entreprise. La nouvelle s'en étant répandue dans le pays, ce fut pour Paré une sorte de promenade triomphale à travers les villes de Mons, Malines, Bruxelles, Anvers. Jamais homme, si ce n'est un souverain, ne reçut accueil pareil, ni plus grands honneurs ; juste récompense à la probité, au travail, au génie.

Voici l'ère de la paix et du calme qui commence pour le grand chirurgien d'armée, mais voici également, après quelques années de bonheur sans mélange et de gloire peu marchandée, l'ère de l'épreuve et des luttes intestines. Il est rare que les grands hommes soient, en raison même de cette auréole qui les entoure, à l'abri des contempteurs et des envieux. Presque tous ont connu les attaques amères de ces sortes de gens et

presque tous ont vu leur gloire éclaboussée par la calomnie.

Ambroise Paré aurait dû être, semble-t-il, de par son caractère et ses fonctions, au-dessus de pareilles manœuvres; mais lui aussi leur paya son tribut.

La Saint-Barthélemy vint d'abord troubler sa vie et jeter sur son cœur un voile de tristesse dont il ne se débarrassa jamais. Car Paré professait la religion réformée quoiqu'en aient pu dire certains chroniqueurs; malgré Malgaigne lui-même, qui le fait devenir catholique quelque temps avant la Saint-Barthélemy; nous n'en voulons pour preuve que les trois faits suivants : une tentative d'empoisonnement dirigée contre lui en 1562 et dont il parle ainsi : « ... Me trouuay à disner en quelque compaignie où en auoient quelques uns qui me hayoyent à mort pour la religion... » Puis il nous raconte que par deux fois à Angers en 1518, il observe les artifices des gueux de l'ostière « à la porte du temple ». Enfin, dans un mémoire rédigé en 1575, lors de son procès avec la Faculté, il est un passage qui ne laisse subsister aucun doute : « ... et moins en intention de montrer que ceux qui suiuent la sainte église catholique et romaine, abusent de moyens illicites pour se deffaire de leurs ennemis ».

S'il faut en croire Brantôme il n'échappa au monstrueux massacre du 24 août 1572 que par la faveur de Charles IX qui le cacha dans sa garde-robe.

Puis ce furent les vives attaques de la Faculté de

Médecine contre certaines de ses œuvres. N'ayant rien à reprocher au savant, on reprocha à l'homme de blesser la morale et d'employer dans ses écrits des termes qu'un homme honnête eût dû bannir de sa bouche et ne pas laisser tomber de sa plume. Fallacieux prétexte pour attenter à la renommée de Paré; vieil argument dont on a fait justice, émanation perfide des hypocrisies religieuses.

La Faculté, malgré l'autorité de Henri III successeur de Charles IX, et comme lui, protecteur du chirurgien, osa sévir contre lui. Un proverbe admet qu'on n'est jamais trahi que par les siens; Ambroise Paré eût la douleur d'en vérifier à son sujet l'exactitude.

Les confrères de l'école Saint Côme, piqués eux aussi par l'aiguillon de la jalousie entamèrent contre leur illustre confrère une campagne de récriminations et de sourdes attaques. A leur avis, la chirurgie qui doit se tenir toujours dans un cercle fermé, ne pas dépasser certaines bornes et se restreindre presque exclusivement à certains esprits éclairés, avait été mise à la portée de tous par le grand chirurgien; il avait commis une lourde faute, arguaient-ils, car la science chirurgicale paraissait à nu maintenant, privée de tous les voiles qui la doivent cacher au vulgaire et la tenir secrètement à l'écart.

A. Paré répondit, fermement toujours, à ces attaques; sa meilleure lettre fut celle où il montre l'égoïsme et les vues étroites de ses confrères qui ne craignaient pas de dresser des embûches sous ses pas; et il ajoutait, faisant

allusion à son talent de vulgarisateur : « S'ils disent vroy, ils confessent l'honneur qui m'est deu ».

Au milieu de ces luttes, qui, bientôt, devinrent incessantes, Paré, s'il garda toujours son âme haute et digne, laissa s'altérer sa santé.

Le jeudi 20 décembre 1590, dit Pierre de l'Estoile, mourait en sa maison à l'âge de quatre-vingts ans, maistre Ambroise Paré, chirurgien du roy, homme docte et des premiers de son art qui, nonobstant les temps avait toujours parlé et parloit librement pour la paix et pour le bien du peuple, ce qui le faisait autant aimer des bons comme haïr et mal vouloir des méchants.

Son corps fut déposé dans l'Eglise Saint-André des Arts, au bas de la nef, près du clocher, comme le portaient, au témoignage de Portal, les registres de la paroisse.

Marié deux fois, il eût plusieurs enfants qui firent sa joie; joie troublée de loin en loin, lorsque dans la retraite et le silence, il songeait que son nom ne se porterait plus, car jamais il n'eût de postérité mâle.

CHAPITRE IX

Œuvre d'Ambroise Paré. — Sa vie intime. — Son caractère.

Tirer la chirurgie de l'ornière où elle se mouvait péniblement, la conduire sur le chemin du progrès et imposer au monde chirurgical tout entier cette marche en avant que parcourut à cette époque la science chirurgicale, telle est l'œuvre de Paré !

Avant lui, il n'existait aucun enseignement chirurgical vrai ; il en créa un.

Les praticiens n'avaient pas la moindre idée personnelle (« magister dixit » telle était leur devise); ils ne songeaient pas à faire autrement que leurs devanciers, ne pensaient peut-être pas qu'on pût faire autrement.

Paré les poussa par son exemple, par ses interventions et par ses écrits, à chercher en eux-mêmes d'autres lumières que celles qu'ils tiraient de leurs prédécesseurs et à rompre avec le passé.

L'étude de l'anatomie, base de l'art chirurgical, était

nulle et presque impossible ; il fonda l'enseignement anatomique et par son ouvrage magistral sur cette matière, laissa à ses successeurs un monument mémorable qui, longtemps encore, devait être le seul en ce genre.

Les ouvrages scientifiques étaient au XVIe siècle, écrits en latin ; le grand chirurgien rompit avec la tradition et présenta au public désireux de s'instruire, une prodigieuse moisson d'ouvrages écrits en français, exemple qui porta d'heureux fruits puisqu'il fut suivi par presque tous.

Nous avons, dans le cours de ce travail, exposé les découverte du grand homme. La ligature des vaisseaux fut, parmi elles, la plus belle et la plus durable ; les considérations qu'il émit sur la réunion des plaies par première et seconde intention, sont encore admises de nos jours ; le trépan, s'il a été diversement modifié depuis, est encore dans son principe, celui de Paré.

Nous avons vu, en parcourant sa vie, quel beau monument il a laissé à l'histoire de la chirurgie ; outre ces ouvrages, qui sont purement scientifiques et auxquels nous devons ajouter le « Traité des plaies de tête », il faut citer de nombreux discours, et la traduction en plusieurs langues de ses œuvres.

L'étude du caractère d'Ambroise Paré, révèle une extrême bonté, une charité inépuisable pour les malades qu'il soigne et un amour sincère du petit et du faible qui l'incitait en toute circonstance à prendre la défense du malheureux. Sa modestie était sans égale ; sa foi en

Dieu se manifestait en toute occasion, témoin le mot célèbre que les peintres et les sculpteurs ont immortalisé; « Je le pansai, Dieu le guarit ». Il ne vivait que pour un but : la science. Toute sa vie fut consacrée à la servir et à la développer; il ne manqua jamais soit par lui-même soit par ses hautes relations, de contribuer à sa grandeur.

Tel fut Ambroise Paré, justement proclamé par la postérité, le père de la Chirurgie française.

Vu : Le Président de la Thèse,
Paul BERGER.

Vu : Le Doyen,
BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer.
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

BIBLIOGRAPHIE

Malgaigne. — Œuvres d'Ambroise Paré, 1840, 3 vol.

A. Paré. — Cahier intime.

Dechambre. — Art. Ambroise Paré.

Freind. — Histoire de la médecine, 1827.

Devaux et Quesnay. — Recherches sur l'origine de la chirurgie française.

Peyrilhe. — Histoire de la chirurgie, 1774-1780, 2 vol.

Larrieu. — Thèse de Paris, 1889.

Sabatier. — Recherches historiques sur la Faculté de Médecine, 1835.

Ordonnances des rois de France. T. VI.

Salignac. — Relation du siège de Metz.

Le chirurgien médecin, Paris, 1726.

Le Paulmier. — Ambroise Paré, Paris, 1885.

IMPRIMERIE F. DEVERDUN, BUZANÇAIS (INDRE).